Chronique

LE DINER DES MUSES

Pourquoi mon regard tomba-t-il, au milieu des livres accumulés, sur cet in-18 carré, mince volume à dos fauve et à tranches citron ? La fenêtre du salon était ouverte sur le jardin, et les bégonias, plantés serrés autour de la pelouse, semblaient s'élancer en foule, comme une armée de tiges grêles. Le salon vide avait cet air étrange et comme vivant des pièces où l'on attend quelqu'un. On y ressent vivement l'ennui de la solitude, et on n'a pas la sécurité d'être seul. Les murs vous surveillent, et il est visible qu'on importune les fauteuils, si contents d'être entre eux.

Mme de Lisors m'avait dit : « Soyez là à trois heures et quart... non... à trois heures douze exactement. » Car elle aime les chiffres précis. Aussi n'est-elle jamais en retard d'un quart d'heure, mais de dix-sept minutes, ou de trente et une, enfin d'un nombre premier et vraiment personnel. Cette fois, les trente et une minutes étaient passées. J'avais jeté les yeux sur les livres nouveaux, avec ce dégoût qu'ils donnent quand ils sont en nombre. Ils avaient l'air de se barrer le chemin l'un à l'autre, comme les auteurs font entre eux. Mais le petit livre fauve, tout seul de son espèce, de son format, et de son temps, m'attirait. Je lus à la première page : « *L'Art de dîner en ville*, à l'usage des gens de lettres, poème en quatre chants ». Ce poème avait été publié à Paris, en 1810, chez Colnet. Une note manuscrite m'apprit que Colnet lui-même en était l'auteur.

Il y avait une assez longue préface, des notes, un appendice, et le poème formait là dedans une mince plaquette. A peine eus-je commencé à feuilleter, que je me crus ramené à notre temps, car l'auteur déplorait la misérable condition des lettres. Il donnait de leur décadence une raison qui me parut juste et forte. D'autres parleront des guerres de l'Empire et de l'asservissement de la pensée. Pour lui, il pensait que les écrivains n'avaient pas de génie parce qu'ils ne dînaient plus en ville. « Depuis que les auteurs dînent mal, écrivait-il, la littérature a dégénéré d'une manière sensible. Un mauvais dîner éteint l'imagination, énerve tous les ressorts de l'âme et glace tous les sens. Le vin de Suresnes peut-il inspirer un poète ? Le fromage de Brie peut-il échauffer un orateur ? »

Il regrettait le temps où des amphitryons généreux réchauffaient la verve des philosophes, et où l'on dînait bien, pour peu qu'on ne crût pas en Dieu. Ce réactionnaire (je crois qu'on disait alors ce réacteur) déplorait l'ancien régime avec la voix de Bossuet : « A cette époque à jamais glorieuse, des hommes se sont rencontrés d'un appétit incroyable, gourmands raffinés autant qu'habiles philosophes, capables de tout entreprendre et de tout oser pour se faire ouvrir les meilleures tables, également actifs et infatigables pendant le dîner et pendant le souper, si adroits et si prêts à tout qu'ils ne refusaient aucune invitation, eussent-ils dû dîner deux fois en un jour. »

La décadence des lettres date du temps où la Révolution renversa les tables et dispersa les convives. Qu'ils reviennent s'asseoir aux festins des financiers, et la poésie refleurira au fumet des plats. Qu'ils ne se laissent point arrêter par la crainte de l'ennui. Comme disait La Fontaine des peines de l'enfer : « J'aime à croire qu'on finit par s'y accoutumer. »

Le premier chant du poème en annonce d'abord le dessein :

J'enseigne dans mes vers comment un pauvre auteur
Peut des banquets du riche atteindre la hauteur...

Puis viennent deux bons conseils. L'un est d'avoir un habit. Le temps n'est plus où Mme de Tencin donnait aux hommes de lettres admis chez elle deux aunes de velours pour s'en faire des culottes. Il est vrai que la magnificence dont ils se trouvaient revêtus indignait les âmes spartiates. M. de Landine adressait aux philosophes ainsi culottés cette énergique apostrophe : « Hommes de lettres, vous êtes bien plus respectables sous le vêtement simple et modeste qui vous couvre que sous le velours fastueux. Laissez aux riches ces décorations et ces vains attributs de la puissance. » A quoi Colnet répond que le vêtement simple et modeste a le tort de n'être pas chaud. « J'ai vu encore dans ma jeunesse, ajoute-t-il, beaucoup de ces culottes de velours, et, en mon âme et conscience, ceux qui les portaient ne me paraissaient pas revêtus des attributs de la puissance. » Pour lui, il engage les écrivains, négligeant les tissus de Beauvais, à choisir du drap de Sedan, ou encore, puisqu'on est en guerre avec l'Angleterre, du drap anglais :

J'aime ce drap léger dont la Tamise est fière,
Ce casimir soyeux, honneur de l'Angleterre,
Que chacun veut porter depuis qu'il est proscrit.

Mais, cet habit, il faut le faire faire, et ne point le payer. L'auteur n'hésite pas à donner aux écrivains sans fortune les pires conseils : chatouiller d'un salut amical l'orgueil du tailleur, lui dire que tous les arts sont frères, et qu'Apollon fut tailleur; lui promettre la moitié de vos lauriers; annoncer un poème en vingt chants où il paraîtra dans la préface; enfin, lui donner deux billets de parterre pour le théâtre de la Montansier.

Voilà l'homme de lettres vêtu. Chez qui dînera-t-il? Voici le second conseil. Evitez surtout le bourgeois économe et son mince ordinaire :

Celui qui dans l'Olympe, à la table des dieux,
S'enivre tous les jours d'une liqueur choisie,
Ne boit que le nectar, ne vit que d'ambroisie,
Pourrait-il sur la terre, ignoble dans ses goûts,
Déroger en mangeant d'insipides ragoûts ?
Un dîner sans façon et sans cérémonie,
On l'a dit avant moi, n'est qu'une perfidie.
Mais surtout évitons la soupe des rentiers
Et tendons nos filets chez de gros financiers.

Colnet nous recommande Mondor, ancien laquais, trois fois failli, aujourd'hui financier, et dont la table embaume tout un quartier. Mais il ne nous cache pas que, sous peine d'être chassé, il faut faire la cour à la femme de Mondor. C'est à la fois une femme savante et une romancière. On voit sur sa toilette un Pascal et un Euler, « salis et barbouillés de rouge végétal ». Et c'est déjà une romantique : « Elle poursuit les passions dans leurs détours obscurs »

Et prouve, d'après soi, que la mélancolie
Est le type certain d'un sublime génie.

Il est à soupçonner qu'en 1810 tout le monde reconnaissait ces portraits. Ils sont aujourd'hui anonymes. Lecteur bienveillant, vous pourrez sans peine remplacer ces visages vieillis par des figures contemporaines.

Enfin, voilà notre homme de lettres à table. Doit-il manger peu ou beaucoup ? Pour deux jours, répond le poète. Sait-on de quoi demain sera fait ? Auteur jamais n'est mort pour avoir trop dîné. Mais cette heureuse voracité veut elle-même de l'ordre. N'allez pas vous gonfler de potage, ni vous jeter sur le bœuf insipide. C'est un procédé bourgeois. Attendez que les laquais, sous le faix fléchissants, apportent sur cette table, malgré le blocus, les produits des deux mondes.

C'est l'endroit d'un poème didactique — et Dieu sait si l'ouvrage mérite d'être ainsi nommé ! — où l'auteur insinue un épisode. Le voici. C'est l'histoire du poète Olympis, qui, furieux de n'être point invité, court chez Mondor, trompe le portier et va grimper au premier étage, quand la femme de ce portier, par trop de zèle, annonce cette visite, comme on faisait alors, par un coup de sifflet. A ce bruit, toute la carrière dramatique qu'il a parcourue passe devant les yeux de l'infortuné Olympis. Et il tombe mort.

Le plus fort est fait. Mais tout n'est pas d'être invité; il faut conserver cette faveur, et flatter sans préjugé l'hôte avec l'hôtesse. C'est le troisième chant. Il faut même conquérir la faveur des laquais et de la chambrière. C'est le dénouement de ce manuel du parfait parasite. Le poème est terminé. Mais l'ouvrage contient encore un fragment d'une quarantaine de pages, extrait d'un grand ouvrage intitulé : *Biographie des auteurs morts de faim*. C'est un recueil d'exemples d'infortune qui commence à Homère, roi des gueux, et se poursuit par les principaux auteurs d'épopée : le Tasse, qui priait sa chatte de lui prêter l'éclat de ses yeux, n'ayant point de chandelle; Milton, qui vendit *le Paradis perdu* pour dix livres sterling, dont la moitié payable à la seconde édition, au libraire Thompson, qui gagna sur ce marché cent mille écus; Camoëns, qui avait pour tout revenu une pension royale de vingt écus, et qui envoyait son esclave mendier de porte en porte.

Boileau a férocement raillé les poètes pauvres, et ce trait d'âme bourgeoise ne lui fait point honneur. Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis, répondait Dufresny, qui avait dû épouser sa blanchisseuse pour s'acquitter envers elle d'une dette de trente pistoles. L'abbé Pellegrin, qui fut un des créateurs de l'opéra, n'était pas plus riche. En vain vivait-il à la fois de l'auteur et de la scène. Il avait ouvert un magasin où l'on trouvait chansons, sermons, madrigaux, épithalames, cantiques, rôles de princesses, de confidentes, etc. Cependant, sa détresse était notoire. Son tailleur guettait à la représentation le succès de la pièce, pour savoir s'il lui couperait un habit. Il fit de l'histoire de Loth un opéra, et comme l'acteur chantait : « L'amour a vaincu Loth », — « Qu'il en donne une à l'auteur », fit une voix au parterre. Cette partie du costume, si généralement considérée comme indispensable, joue un grand rôle dans l'histoire de ces pauvres diables. Le librettiste de Grétry, d'Hele, entré chez un ami absent, y prit sans façon de quoi se couvrir les cuisses. L'autre, rentré chez lui, chercha en vain ce vêtement qu'on n'a pas coutume d'égarer. Enfin, le soir, au Caveau, rencontrant d'Hele : « Ne sont-ce pas là mes culottes ? » dit-il. — « Oui, répondit l'autre avec candeur, je n'en avais pas. »

Ceux qui étaient d'Eglise se faisaient quelques sous avec des messes. Diderot, tout laïc, gagna cinquante écus à composer six sermons pour un missionnaire. Au sortir de ces misères, la Bastille paraissait un endroit de délices. Mais n'y était pas mis qui voulait. « La Bastille ne vient pas, disait un homme de lettres, et je ne sais comment payer mon terme. » Marmontel resta émerveillé de la chère délicate qu'il fit entre ces murs, si témérairement démolis par la suite. Comme il y était écroué un vendredi, on servit une soupe aux fèves, puis ces fèves, et de la morue. Comme il se félicitait de ce dîner, il dut reconnaître son erreur. Il avait mangé celui de son domestique, et on apportait maintenant le sien : potage, tranche de bœuf, cuisse de chapon, artichauts en marinade, épinards, une poire de crassane, du raisin, une bouteille de vieux bourgogne, le café et les liqueurs. Colnet vante encore, dans cette prison, la promenade, où l'on respirait un air si pur.

Je n'ai raconté qu'une petite partie des traits qu'il cite de l'infortune des écrivains. Le Shakespeare de la Hollande, Wendel, vivait du produit d'un petit magasin de bas. A ses obsèques, son corps fut porté par quatorze poètes, aussi pauvres que lui. Le lecteur voudra bien convenir que le plus touchant, dans tout cela, c'était que Colnet était éditeur. Il pouvait faire un livre de la détresse des gens de lettres. Il s'y connaissait.

HENRY BIDOU.

MARINE

Croisière de contre-torpilleurs

Les contre-torpilleurs *Guépard* et *Cassard* vont entreprendre une croisière dans le Levant, au cours de laquelle ils visiteront les ports suivants : La Canée (île de Candie), Milo, le Pirée, l'île de Syra, Salonique, Istambul, Mytilène, Smyrne, Rhodes et la Syrie.

Le contre-amiral Joubert, commandant la division navale du Levant, quittera Beyrouth à bord de l'aviso *Vimy*, le 19 septembre. Après une escale à Candie, du 22 au 23 septembre, il arrivera à la Canée le 24, où il arborera son pavillon sur le *Guépard*, pour la durée de la croisière.

Croisière de croiseurs britanniques

Les croiseurs *Dunedin* et *Diomède*, de la division de la Nouvelle-Zélande, ont quitté Auckland à destination de Melbourne, via Sydney et Hobart. Ils arriveront à Melbourne en même temps que le *Sussex* ayant à son bord le duc de Gloucester.

Lancement, en Italie, d'un garde-côtes soviétique

On mande de Rome :

Le deuxième bâtiment garde-côtes construit pour le compte de l'Union des Républiques socialistes soviétiques a été lancé dans les chantiers de Sestri Ponente, en présence de tous les membres de la commission soviétique, ainsi que de plusieurs autorités italiennes.

MARINE MARCHANDE

Conférence internationale de la navigation

On mande de Londres :

La conférence de la chambre internationale de la navigation, qui devait s'ouvrir à Londres dans le courant du mois d'octobre, a été reportée au mois de novembre; un certain nombre de délégués ont, en effet, demandé un délai suffisant pour leur permettre de se préparer aux travaux de la session et d'arrêter leur ligne de conduite. La principale raison de l'ajournement paraît cependant être d'un autre ordre. On sait qu'au mois de juillet le gouvernement britannique avait suggéré dans un mémorandum aux principales puissances maritimes la convocation d'une conférence de la navigation. Cette assemblée aurait pour tâche d'étudier les moyens de rationaliser les industries du fret et de la navigation et d'adapter les flottes marchandes aux strictes besoins commerciaux de chaque pays.

Le cabinet anglais n'a pas renoncé à son projet et souhaiterait que les travaux d'une telle conférence — dont les représentants seraient délégués par leurs gouvernements — coïncidassent avec ceux de la chambre internationale.

AIR

Arrivée d'une escadrille égyptienne

Une escadrille de dix avions militaires égyptiens, commandée par le chef d'escadrille Tait et le capitaine Webster, est arrivée, hier après-midi, au Bourget, entre 14 h. 45 et 15 heures, venant de Lympne.

L'escadrille a été reçue au poste de commandement de la 4e brigade par le général Houdemont, commandant la base aérienne 104, par son état-major et par Fakhry pacha, ministre d'Egypte, entouré des membres de la légation et du consulat.

Les officiers pilotes égyptiens seront les hôtes de l'aviation militaire jusqu'à leur prochain départ vers l'Egypte.

CONGRÈS ET RÉUNIONS

Le congrès de la vie intellectuelle des provinces du Centre

Le 3e congrès de la vie intellectuelle des provinces du Centre s'est tenu à Bourges, en présence d'une importante assemblée où l'on remarquait MM. Gaston Chérau, de l'académie Goncourt, Jacques Chevalier, Maurice Genevoix, Hugues Lapaire, Charles Brun, Henri Chomet, Raoul Toseau, etc.

La séance inaugurale a été présidée par M. Henri Chomet, conseiller général de la Nièvre, directeur de la *Revue du Centre*. Au cours de l'assemblée générale, présidée par M. Charles Brun, plusieurs vœux ont été votés. L'un demande qu'un ouvrage composé d'œuvres régionalistes soit compris dans la liste des livres scolaires, comme livre de lecture (cours moyen); un autre demande la création à Paris d'un centre de librairie régionaliste, et la fondation de maisons des provinces françaises dans la capitale. Les congressistes ont demandé également qu'une action soit entreprise en faveur de la conservation et du port des coiffes et autres attributs du vieux costume berrichon.

Dans le discours qu'il a prononcé au cours de la séance solennelle du congrès, M. Gaston Chérau a dit :

Le compagnonnage sera la base de tous les syndicalismes intellectuels de France; ce sera pour nous le moyen d'éviter la révolution; toutes les beautés de l'art ne sont pas transmises par les écoles, mais par le compagnon qui puise dans chaque région les beautés qu'il y rencontre.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

IL Y A UN DEMI-SIECLE

Lu dans le *Temps* du vendredi 19 septembre 1884 :

× *L'épidémie de choléra continue à décroître à Naples. A propos du voyage du roi Humbert, une légende curieuse circule dans la ville. Le souverain, disent les bonnes gens, a promis à saint Janvier d'abdiquer en sa faveur s'il sauve Naples du fléau.*

× *Un incident a eu lieu mardi soir aux Folies-Bergère. Un faiseur d'imitations, M. Derame, était arrivé au pastiche de Louise Michel, quand un spectateur s'est levé et s'est écrié : « Lâche, misérable, canaille ! » etc. C'était M. Lissagaray qui protestait et qui a été prié de quitter la salle.*

Formules de salutations italiennes. — Salutations cordiales... Salutations fascistes... Salutations dévouées... toutes ces formules ont-elles encore leur raison d'être en Italie, dans la nouvelle atmosphère créée par le régime?

M. Starace, secrétaire du parti, s'est posé cette question, qu'il entrevoit comme un problème de style. Ces formules sont vides de sens, impersonnelles et ne traduisent aucun sentiment véritable. Elles ne peuvent surtout pas refléter les sentiments d'un homme nouveau du fascisme. M. Starace a donc déclaré qu'il n'y aurait désormais qu'un seul salut : « Vive le Duce ». Ce n'est plus une formule mais un cri du cœur, l'explosion d'un sentiment, un acte de foi. Ce sera obligatoirement la formule de salutations de toute correspondance officielle et tout bon fasciste l'adoptera dans sa correspondance privée.

Quinzaine spéciale. — Mercredi à la Grande Maison de Blanc, place de l'Opéra, inauguration de la quinzaine spéciale de rideaux et couvertures : Vitrages bonne femme, voile fantaisie, belle qualité, la paire : 35 francs. Vitrages tulle fin, plis religieuse, la paire : 39 francs. Rideaux croisés, voile qualité extra 2 m. 20 sur 3 mètres, la paire : 189 francs. Stores voile haute nouveauté 1 m. 80 sur 3 mètres : 135 francs. Un lot stores riches, valeur 200 à 500 francs, soldés à partir de 95 francs.

Un lot de couvertures laine fine déclassées : 115, 159, 199 francs. Un couvre-pieds duvet crêpe de Chine piqué main : 275 et 350 francs.

Visiter la Grande Maison de Blanc est un plaisir. Acheter est une économie grâce aux qualités sélectionnées.

Fiançailles

— On annonce les fiançailles de Mlle Yvonne Reau, fille du ministre plénipotentiaire de France, décédé, et de Mme Raphaël Reau, avec M. Marcel Guilliou, ingénieur, fils du docteur et de Mme Ernest Guilliou, à Fontainebleau.

Mariages

— Le 15 septembre a été célébré dans la plus stricte intimité, en l'église de Grosrouvre (Seine-et-Oise), le mariage du docteur J.-B. Buvat, ancien interne des asiles de la Seine, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Amélie Cottin, ancienne interne provisoire des hôpitaux de Paris.

Les témoins étaient : pour le marié, Me Henri Géraud, l'éminent avocat à la cour; pour la mariée, Mme Jacques Lejeune, sa sœur.

— Le 12 septembre a été béni, dans la plus stricte intimité, en l'église de Weimerskirch, le mariage de M. Robert Labbé, avec Mlle Adrienne Earbanson. Le présent avis tient lieu de faire-part.

Nécrologie

— Les obsèques de *Mme Armand Fallières* auront lieu demain mercredi, 19 septembre, à 11 heures.

— Les obsèques de *Maurice-Alfred Moyrand*, industriel à Paris, victime d'un accident d'automobile, auront lieu dans la plus stricte intimité en l'église de Limay (Seine-et-Oise) jeudi 20 septembre, à 10 h. 30.

Nouvelles diverses

— M. Boissonnet, Paul-Jean-Louis, est nommé adjoint au maire du douzième arrondissement de la ville de Paris.

— Le ministre de l'air vient d'autoriser la Société Latécoère à donner le nom de *Lieutenant-de-vaisseau-Paris* au nouvel hydravion transatlantique de 37 tonnes dont les essais commenceront à la fin du mois de décembre prochain.

— Le pape a accepté la démission que lui a présentée Mgr François Richard, archevêque d'Auch, en raison de son grand âge, et l'a nommé archevêque titulaire de Tirnovo.

TRIBUNAUX

A L'INSTRUCTION

Infractions à la loi sur les sociétés. — Poursuivant son instruction contre les membres du conseil d'administration de la Holding commerciale de France, M. Rousselet a confronté hier dans son cabinet M. Raynaldy, ancien garde des sceaux, M. Megglé et le banquier syrien Elie Sacazan. Tous trois sont inculpés d'infractions à la loi sur les sociétés; on a en effet relevé, dans la gestion de la Holding commerciale de France, des émissions irrégulières et des souscriptions fictives.

MM. Raynaldy et Megglé ont affirmé qu'ils n'avaient pas assisté à la séance du conseil d'administration du 15 octobre 1928, au cours de laquelle l'émission des bons de la Holding a été décidée.

Elie Sacazan a déclaré que MM. Raynaldy et Megglé avaient, par contre, assisté à la séance du 7 décembre, dans laquelle les procès-verbaux des séances précédentes ont été approuvés.

Il a été même question, a précisé le banquier, de la location de coffres-forts pour y déposer les certificats provisoires des titres.

Il s'est bien agi de location de coffres-forts, a répondu M. Raynaldy, mais pour y déposer les titres possédés par la Holding.

M. Megglé a déclaré que, sur ce point particulier, ses souvenirs n'étaient pas assez précis pour qu'il puisse contester les faits relatés dans les procès-verbaux.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE

DE L'OFFICE NATIONAL

I — *Le temps du 17 au 18 septembre, à 7 heures.*

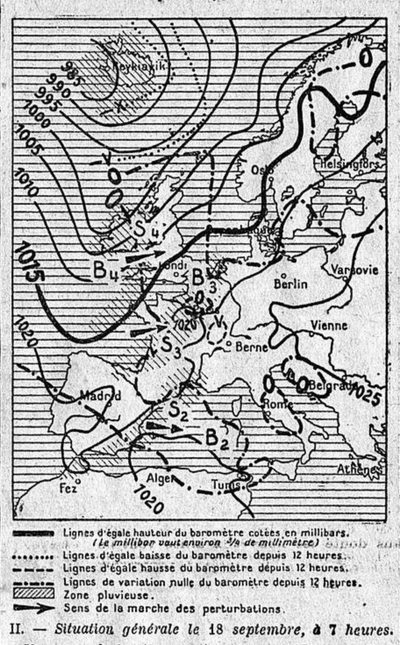
Maxima : Orléans, Toulouse, Pau-ville +29°, Paris-Montsouris, Marseille-Marignane, Lyon, Clermont-Ferrand 28°, Angers, Bordeaux, Besançon, Belfort 26°, Valenciennes, Calais-Saint-Inglevert, Biarritz, Perpignan, Nancy 25°, Nantes, Dijon 24°, le Havre 23°, Bréhat 20°.

Minima : Biarritz, Toulouse +18°, Perpignan 17°, Pau-ville 16°, le Havre, Besançon 15°, Brest, Clermont-Ferrand, Dijon 14°, Paris-Montsouris, Nantes, Royan-la Coubre, Bordeaux, Lyon, Nancy 13°, Calais-Saint-Inglevert, Tours, Marseille-Marignane 12°, Valenciennes, Rennes 11°, Strasbourg 10°.

Etat de la mer le 18 septembre, à 7 heures : Calais-Saint-Inglevert, le Havre, Royan-la Coubre belle, Saint-Raphaël calme, la Hague, Biarritz, Sète peu agitée, Ouessant agitée.

Pluies des 24 heures le 18 septembre, à 7 heures : traces Orléans, Beauvais, Romilly, Cherbourg, Bréhat, Brest, le Talut, 1 mm. le Havre, Angoulême, Bordeaux, 2 mm. Argentan, Pau-ville, Bayonne, 3 mm. Saint-Inglevert, 8 mm. Besançon, Lyon, 16 mm. Nancy, 18 mm. Poitiers, 33 mm. Rochefort.

Situation barométrique et perturbations le 18 septembre, à 7 heures



II. — *Situation générale le 18 septembre, à 7 heures.*

Une zone de hautes pressions couvre l'Europe orientale (1,028 mb) et s'étend sur la Bavière (1,024 mb); une autre, centrée aux Açores (1,025 mb), se prolonge au Portugal (1,022 mb). Les pressions sont basses sur le nord-ouest et l'ouest de l'Europe avec minima de 985 mb en Islande, de 995 mb au large de l'Irlande et de 1,014 mb au large de la Bretagne. A Paris 1,020 mb. Le courant de perturbations est orienté du sud-ouest au nord-est le long de la face orientale de la zone de basses pressions du nord-ouest de l'Europe.

III. — *Evolution probable de la situation jusqu'au 19 septembre, à 18 heures.*

Le système orageux S2, lié à la baisse B2 (voir carte), s'éloignera vers l'est et n'intéressera plus la France. Le système orageux S3, qui accompagne la baisse B3 et qui couvre à 7 heures l'ouest de la France, se déplacera vers l'est-nord-est et traversera demain la moitié est du pays. Ensuite un système orageux S3 aborde ce matin la Bretagne en liaison avec la baisse B4; ce système traversera toute la France au cours des 30 heures à venir. Enfin des systèmes nuageux étroits, qu'on a pu identifier au large de l'Irlande, envahiront demain la France par l'ouest.

En conséquence, en France, pour la journée du 19 septembre :

a) Vent. — Dans le sud et le sud-est : variable faible passant à nord modéré. Ailleurs : secteur sud-ouest faible ou modéré.

b) Etat du ciel. — Dans toute la France : ciel très nuageux avec pluies d'orage et orages.

c) Température. — Dans toute la France : sans grand changement.

Région parisienne :

IV. — *Prévisions pour la soirée du 18 septembre et la nuit du 18 au 19 septembre.*

Vent faible ou modéré de sud-ouest, ciel très nuageux avec pluies d'orage et orages. Même température.

V. — *Prévisions pour la journée du 19 septembre.*

Vent faible ou modéré de sud-ouest, ciel très nuageux avec pluies d'orage et orages. Même température.

FAITS-DIVERS

Un ancien ingénieur se jette par la portière d'un train. — Au moment où l'express Paris-Calais descendait la rampe de Caffiers à Frethun, un voyageur qui se trouvait dans un compartiment de première classe, en compagnie de sa femme, M. René André 63 ans, ingénieur en chef honoraire des Chemins de fer madrilènes, pris d'un accès aigu de neurasthénie, ouvrit la portière et se jeta sur la voie. Affolée, sa femme fit agir la sonnette d'alarme et le train s'arrêta quelque cent mètres plus loin. On se précipita au secours du désespéré qui était atteint d'une fracture du crâne et d'une fracture de la jambe gauche. Le blessé fut placé sur une banquette du train suivant pour être transporté à l'hôpital Saint-Pierre, où il expira deux heures plus tard. Il résidait depuis son admission à la retraite à Versailles, où le corps sera ramené.

Drame de famille. — Les frères Alfred et Jean-Baptiste Marchand, l'un cantonnier, l'autre chiffonnier, habitent 19, rue des Basses-Fontenelles, à Nanterre. Avec eux vivait leur ami Saint-Etienne, chiffonnier également, ami d'une sœur des Marchand. Hier soir, une dispute s'éleva très vite généralisée. Alfred s'éloigna, non sans menacer ses interlocuteurs et particulièrement son frère Jean-Baptiste, ajoutant qu'il avait le moyen de « mettre tout le monde en l'air ». Peu après, Jean-Baptiste revenait, armé d'un pistolet de tir forain. Corps à corps. Coup de feu. Avec le pistolet qui avait changé de main, Alfred avait tué son frère. Le meurtrier s'est laissé arrêter sans résistance.

Noyade. — Etudiant à Marrakech, le jeune Mohamed Ben Moulay Amor, cousin du sultan du Maroc, était en villégiature à Mazagan. Arrivé sur une petite plage déserte, il voulut prendre un bain. Bien que sachant à peine nager, il se mit à l'eau et s'éloigna de la rive. Soudain ses amis, restés sur le sable, le virent lever les bras et aussitôt couler à pic. On n'a pas retrouvé le corps de l'imprudent baigneur.

FONDATION COGNACQ-JAY
reconnue d'utilité publique

Ecole d'horticulture des Pressoirs-du-Roy, à Samoreau (Seine-et-Marne)

Vente du chasselas des treilles des Pressoirs-du-Roy

Le dimanche 23 septembre 1934, à 15 heures, dans une des salles du château des Pressoirs-du-Roy, il sera procédé à la vente aux enchères publiques, et par caissettes, de la récolte des raisins de l'année 1934.

Le magnifique domaine des Pressoirs-du-Roy, créé par François-Ier en 1532, et habité également par Henri IV, a toujours eu un vignoble réputé, et les premières plantations ont été faites par François Ier, Clément Marot, ami du roi, et les dignitaires de la cour. Les treilles actuelles sont l'objet des soins les plus éclairés; elles jouissent d'une exposition parfaite, dans un site splendide, et produisent un chasselas de qualité exceptionnelle.

A l'occasion de la vente, visite du château, des serres et des jardins.

LES SPORTS

ATHLÉTISME

Record du monde battu

On mande de Tokio qu'un record du monde a été battu au cours du match Etats-Unis-Japon par le Japonais Harada, qui franchit 15 m. 82 au triple saut, battant Oshima, qui réussit pour sa part 15 m. 75. Le précédent record était détenu par Nambu avec 15 m. 72.

YACHTING

La Coupe America

On télégraphie de New-York que le yacht britannique *Endeavour* a battu hier, dans une manche de la Coupe America, le yacht américain *Rainbow*. Le navire anglais a terminé avec 2 minutes 11 secondes d'avance, parcourant les 30 milles en 3 h. 43' 44". Le record de la course est de 3 h. 25' 29", établi en 1893 par le yacht américain *Vigilant*. Toutefois, le *Rainbow*, qui mena durant les premiers quinze milles courus contre le vent, a battu de 2' 31" le record des premiers quinze milles qui était de 2 h. 5' 40". L'*Endeavour* a également battu ce record mais seulement de 2' 10".

C'est après le virage à la bouée que le *Rainbow* a été rattrapé et dépassé par le yacht anglais, après s'être laissé entraîner hors du tracé de la course et avoir cassé son spinnaker. L'*Endeavour* a paru plus rapide par bonne brise.

M. Roosevelt a suivi, à bord du *Nourmahal*, la course qui s'est disputée sous des averses de pluie.

FEUILLETON DU *Temps*

DU 19 SEPTEMBRE 1934

LA MUSIQUE

Jean-Sébastien Bach

M. Julien Tiersot, dont vous avez pu apprécier l'érudition engageante et la finesse de jugement, vient de publier une nouvelle étude biographique de Jean-Sébastien Bach, qui fut un régulateur, un révélateur et, en quelque sorte, un homme providentiel de la musique (1). Notre confrère a accompli une manière de tour de force en ressuscitant, dans un essai de moins de cent pages, la haute figure et l'œuvre immense du « Cantor » de Leipzig. MM. A. Pirro et Th. Gérold, qui occupent, à Paris et à Strasbourg, les deux seules chaires universitaires de musicologie, avaient déjà fait paraître d'importants ouvrages sur J.-S. Bach. De son côté, M. Julien Tiersot avait écrit, depuis quarante-cinq ans, plusieurs articles et notices sur le maître d'Eisenach. Il avait donc qualité et moyen pour en parler avec étendue. Mais il s'est refusé à rédiger sur ce vaste sujet un de ces livres pesants et diffus, comme on en voit en Allemagne. Il s'est tenu dans les limites précises du goût, et ne nous a offert qu'un résumé clair et suggestif de ses impressions les plus directes.

Jean-Sébastien Bach est né à Eisenach le 21 mars 1685, dans cette vive et grande période de la musique où vinrent au monde Rameau, Hændel et Domenico Scarlatti. Il était issu d'une de ces dynasties musicales — comme celle des Couperin de France — qui, pendant deux siècles, devait donner à la Saxe ses meilleurs musiciens. Son père, Jean-Ambroise, violoniste et musicien de cour et de ville, lui avait appris la technique du violon, dès l'âge le plus tendre. A dix ans, Jean-Sébastien avait perdu sa mère et son père. Le petit orphelin était recueilli par son frère aîné, Jean-Christophe, pauvre organiste à Ohrdruf, et qui devait déjà subvenir à l'entretien de ses huit propres enfants. Il fut néanmoins inscrit au lycée d'Ohrdruf et y fit d'excellentes études. A l'âge de quinze ans, il fut obligé de quitter le « gymnasium », parce qu'il n'avait plus « d'hôte pour le nourrir ». Il fit environ cent lieues à pied pour être admis comme enfant de chœur à l'église Saint-Michel de Lünebourg. Tout en poursuivant ses études au collège de la ville hanséatique, il se familiarisa avec les chefs-d'œuvre de la musique ancienne, qu'on lui donnait à interpréter.

Dès cette date, il consacre tous ses loisirs à la composition et à l'orgue. L'organiste Reinken, célèbre à l'époque, produit sur son esprit une impression profonde. Dans la ville de Celle, Bach peut entendre la musique française et les partitions des Couperin, que les protestants émigrés après la révocation de l'édit de Nantes ont apportées avec eux. A l'âge de dix-huit ans, il est de retour en Saxe, où il devient violoniste de la musique particulière du prince Jean-Ernest, frère du duc de Weimar. Quatre mois plus tard, il est agréé comme organiste du temple luthérien d'Arnstadt, où sa virtuosité fait déjà merveille. Il y compose ses premières cantates dont l'exécution est jugée trop difficile.

En 1705, il prend un congé pour aller à Lübeck, afin d'entendre le fameux organiste danois Buxtehude. Le 17 octobre 1707, il épouse sa cousine Maria-Barbara et se fait nommer organiste à Mülhausen, où l'on grave son premier ouvrage, la *Cantate pour l'élection municipale*. Il est ensuite appelé comme violoniste dans l'orchestre du duc de Saxe-Weimar. Pour remplir son office, il est contraint, comme les autres musiciens de chambre et de cour, de s'affubler d'un uniforme « à la hongroise ». L'auteur de tant d'œuvres austères ou sublimes est alors costumé en tzigane ! Il quitte assez vite ses défroques pour tenir l'orgue de la chapelle de la cour. Durant les neuf années qu'il passe à Weimar, il compose ses plus admirables pièces d'orgue, préludes, fugues, toccatas, chorals, fantaisies, où perce déjà tout son fier génie. Il a conquis un certain renom et entreprend quelques tournées, en qualité de virtuose de l'orgue. On l'applaudit à Leipzig, à Cassel, à Halle, à Dresde. Il n'est encore que maître de concert et organiste de la cour. Il souhaite la place de maître de chapelle, qui est devenue vacante. On lui préfère un rival. Ulcéré, il demande un nouveau congé, qu'on lui refuse. Il insiste. On finit par le mettre en prison. Il s'échappe pour Cœthen, où le poste de maître de chapelle lui est attribué. Il écrit là le premier livre du *Clavecin bien tempéré*, les six *Concertos brandebourgeois*, sa première cantate profane, « La chasse plaisante me réjouit ».

Au retour d'un de ses voyages, Bach apprend la mort de sa femme, Maria-Barbara, dont il avait eu huit enfants, parmi lesquels Guillaume-Friedmann et Charles-Philippe-Emmanuel allaient s'illustrer, à leur tour, dans l'art lyrique et continuer la glorieuse tradition familiale. Après dix-huit mois de veuvage, Jean-Sébastien Bach s'unit en secondes noces à la fille d'un trompettiste de Weissenfels, la cantatrice Anna-Magdalena Wülken, qui devait lui donner quatorze autres enfants. Le 5 mai 1723, il est nommé *cantor* de l'école Saint-Thomas de Leipzig. Malgré d'incessantes disputes avec les autorités de la ville il y termine sa vie.

Pendant les vingt-sept années de ce dernier séjour, Bach produit, d'une sève inépuisable, un nombre considérable d'œuvres : cinq cycles pour les dimanches de l'année (deux cent quatre-vingt-quinze pièces, dont cent quatre-vingt-quinze cantates, ont pu être retrouvées et publiées après sa mort); cinq *Passions*, dont deux ont été entièrement perdues et deux, *la Passion selon saint Jean* et *la Passion selon saint Matthieu*, sont parmi les plus hauts chefs-d'œuvre de l'esprit humain; cinq *Messes*, dont la superbe *Messe* en si mineur; quatre *Sanctus*, un *Magnificat*, l'*Oratorio de Noël*, l'*Oratorio de Pâques*, l'*Oratorio de l'Ascension*, des cantates religieuses ou profanes, des suites d'orchestre, des motets, des chants spirituels, des concertos, des sonates, etc. Partitions d'une diversité, d'une ampleur, d'une élévation, dont on reste confondu. Jusque dans les « bagatelles », chaque page y porte le signe du génie.

Celui qui demeure le plus grand musicien de son pays était à peu près méconnu de ses contemporains. De son vivant, il n'était réputé que pour sa virtuosité d'organiste. Treize ans après son arrivée à Leipzig, il n'obtenait qu'avec peine le titre de musicien de la cour de Saxe. Un seul de ses collègues à l'école Saint-Thomas, le philosophe Gesner, l'admirait avec une curieuse ardeur. Dans une préface burlesque à une édition de Marcus-Fabius Quintilien, où il appelle par son prénom le rhéteur latin, Gesner écrit : « ...Admirateur de l'antiquité, je juge néanmoins, Fabius, que mon ami Bach enferme en lui seul beaucoup d'Orphées et vingt Arions. « Il ne croyait pas si bien dire. Au cours de toute son existence, Jean-Sébastien Bach ne put lire que trois articles où il était question de lui. L'auteur du plus important article était Scheibe, qui reprochait à Bach sa musique trop savante, mais disait dans *Critischer musicus* : « C'est le plus éminent des joueurs d'instruments. C'est un artiste extraordinaire sur le clavecin et sur l'orgue, et il n'a rencontré qu'un seul musicien qui pût rivaliser avec lui. J'ai, à différentes reprises, entendu jouer ce grand homme. On s'émerveille de son habileté, et l'on conçoit à peine qu'il lui soit possible de croiser si singulièrement et si rapidement ses doigts et ses pieds, de les écarter et d'atteindre les intervalles les plus vastes, sans y mêler un seul ton faux,